

TEMPERATURE

Table with weather data for Sept 23, 1901, including Fahrenheit and Centigrade scales.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINNE DE BUFFALO...

Contraste apparent.

Il se passe, à notre époque toute pleine de troubles incessants, de transitions violentes, de choses bien étranges.

Jeu, deux grandes démocraties fortes, l'une de près de 80 millions d'âmes, l'autre, de près de 40 millions, étaient en émoi et tout entières sur pied.

L'une, en deuil, conduisait tristement à leur dernière demeure les restes de son ancien président, lâchement et traitreusement assassiné; l'autre, tout à la joie, acclamait un empereur, le plus pesant représentant de l'autocratie, l'ennemi naturel de l'imitation démocratique et, ce qu'il y a de plus étonnant, toutes les deux étaient dans leur rôle et accomplissaient fidèlement leur mission; l'une, en maudissant l'assassinat et l'anarchisme, les deux plus grands ennemis de tout gouvernement régulier; l'autre, en fêtant un allié défenseur de la race à laquelle elle appartient et que l'on voudrait proscrire, la race latine.

Cherchez bien ce qui se cache derrière tout cela et vous verrez qu'il ne s'agit au fond qu'une seule et unique question, celle de la liberté menacée. Voilà comment ces deux démonstrations qui semblent se contredire en apparence, s'accordent en réalité et se corroborent l'une l'autre.

L'infanterie de marine anglaise dans les tranchées.

Londres, 25 septembre.—Une dépêche à l'Exchange Telegraph Company dit que le croiseur anglais Barracouta est arrivé à Simonstown et que les soldats d'infanterie de marine disponibles seront employés dans les tranchées à la défense de la baie de Mossel.

L'ANARCHISME.

Sa Méthode.

Nous avons suivi avec un vif intérêt, comme doit le faire tout honnête journaliste, les démonstrations, publiques et privées provoquées par l'infâme assassinat du Président McKinley; et cela, non seulement aux Etats-Unis, Nord et Sud, Est et Ouest et dans le reste de l'Amérique, mais aussi dans l'ancien monde, républicains et monarchies, classes dirigeantes et classes laborieuses, et nous pouvons affirmer que jamais, au grand jamais, crime de ce genre n'a été l'objet d'une aussi universelle réprobation, n'a inspiré tant de malédictions contre son auteur ou plutôt contre ses auteurs; car malgré les dénégations persistantes de Czolgoz et d'Emma Goldman, nous croyons plus que jamais à l'existence d'un complot ordi savamment et de longue main. Nous croyons plus que jamais que l'exécution de Czolgoz et la condamnation plus ou moins sévère de quelques-uns de ceux que l'on soupçonne d'avoir trempé dans cet attentat ne changeront rien à la situation. Il ne sert de rien de se dire que l'on a saisi le coupable. Il est livré lui-même, le coupable, et il savait parfaitement d'avance le sort qui l'attendait, avant et au moment de commettre le crime.

Ce qu'il a fait, il l'a fait sciemment et de propos délibéré et il serait prêt à recommencer si la chose était possible, car, ce qu'il y a de plus lamentable, c'est qu'il a complètement réussi et qu'il passe actuellement pour un héros aux yeux de la secte dont il a accompli à la lettre les commandements.

Cet assassinat déroute les esprits à peu près partout, surtout, aux Etats-Unis. On ne le comprend pas, parce que l'on ignore généralement qu'il y a une secte révolutionnaire, laquelle professe en principe que rien ne réussit que par la violence et que la violence est la seule véritable reine du monde. Rayez ce dogme des croyances anarchistes et il n'en restera plus rien.

Le reste ne vaut pas la peine qu'on le discute. Ce qu'il faut attaquer avant tout dans l'anarchisme, ce ne sont pas les principes; on les retrouve à peu près partout, et par eux-mêmes ils sont assez innocents. Ce qu'il faut attaquer, c'est la méthode, ce sont les procédés, c'est la violence.

C'est par la force, et par la force seule, que se sont accomplis tous les progrès. Voilà en deux mots à quoi se réduit l'anarchisme. Le reste ne consiste qu'en quelques pièges, qu'en quelques trebuchets, bons tout au plus pour attraper les étonnés. C'est à dire les niais. C'est là justement ce que ne savent pas, ce que ne comprennent pas les Américains. Aussi deviennent-ils une proie facile pour les intrigues et de la corruption inhérentes à la politique dans tous les pays, ils ont foi dans l'autorité du corps électoral et respectent ses arrêts; ils ne ont leur résister par la violence, par l'émeute, par exemple, encore moins par le meurtre. Ils croient très sincèrement, plus sincèrement que tout autre peuple, que l'élection est la source de toute autorité et qu'à ce titre elle doit être sacrée.

Ils ont, de plus, des mœurs démocratiques qui sont presque des invites au meurtre. Ne voyons-nous pas à tout instant leurs plus hauts fonctionnaires se mêler aux foules et se mettre à la merci du premier assassin, du premier cerveau détraqué venu? Ces mœurs démocratiques, si belles qu'elles soient, si chères qu'elles puissent être aux Américains, sont fatalement condamnées à disparaître, au moins provisoirement, tant que le monde ne se sera pas débarrassé de cette abominable secte. Nous avions cru jusqu'ici qu'elle ne s'attaquait qu'aux rois, aux tyrans, comme on les appelle. Nous en avons maintenant la preuve lamentable du contraire. C'est au cœur même du libéralisme, au foyer des libertés constitutionnelles, aux Etats-Unis qu'elle s'en prend. Il appartient donc aux Etats-Unis de la combattre et d'en empêcher l'extension. Ce ne sera pas le moindre service qu'ils auront rendu à l'humanité.

UNE AUDIENCE

M. MCKINLEY.

J'ai l'honneur d'être présenté à M. McKinley pendant le récent voyage de conférences que j'ai été invité à faire aux Etats-Unis.

Il est malaisé d'imaginer un homme dont l'abord soit plus simple et plus obligeant.

J'étais accompagné par M. le consul Bouvry, chancelier de l'ambassade de France, aux soins duquel la sollicitude amicale et hospitalière de M. l'ambassadeur Cambon avait bien voulu me confier.

C'était le matin, vers dix heures. Mon aimable guide me fit traverser, à pied, un parc qui est situé devant la Maison Blanche, et où les Français s'arrêtent volontiers afin d'admirer une fort belle statue de La Fayette, héroïquement fière et pure, en marbre blanc, sur un piédestal de bronze.

Le temps était joli, clair. Les premières tiédeurs du printemps renouvelaient la verdure des pelouses et le feuillage des arbres. Un vent frais, léger, caressait les herbes neuves et les branches jauniees. Une brume délicate flottait, comme un impalpable mousseline, sur les massifs du parc, et volait de blancheurs transparentes les premiers boutons des marronniers en fleur. Quelque chose de gai, de vif et de salubre apparaissait dans le recensement de ce beau jardin, peuplé d'oiseaux, d'enfants et de femmes. On y saurait, en un coin de silence et de calme, cette douceur d'Amérique dont les voyageurs ne nous parlent jamais, pressés qu'ils sont de nous rapporter, selon l'usage, une collection de clichés énormes, formidables et fantastiques.

La Maison Blanche n'est pas un palais comme notre Elysée ou notre Luxembourg. Ce n'est pas non plus un château, comme Rambouillet ou Compiègne. C'est un logis spacieux, très simple, et qui ressemblerait à la demeure d'un citoyen notable et tranquille, si le péristyle de l'entrée et le drapeau qui flotte au-dessus du fronton ne donnaient à la Maison Blanche l'aspect d'une grande préfecture, très confortable. Du reste, il n'y a point de factionnaire devant la grille. On entre

librement dans la cour, sans se heurter à un concierge. On monte les degrés du perron et l'on franchit le seuil sans être inquiété par le moindre huissier. Le vestibule, revêtu de faïences irisées, communique avec l'intérieur de la maison par deux portes. Au-dessus de la porte de droite, une inscription avertit les visiteurs: "Appartements privés du Président. La porte de gauche, par laquelle on accède aux salles de réception et aux bureaux, est grande ouverte.

Je suivis le chancelier de l'ambassade de France dans un escalier qui nous conduisit au premier étage. Sur le palier, un vieux nègre à barbe grise vint devant nous et accueillit M. Bouvry avec les marques de la plus cordiale allégresse. Ce bon homme riait d'un rire affectueux qui élargissait jusqu'à ses oreilles la joyeuse dilatation de ses lèvres lippues.

—Voilà, me dit M. Bouvry, un fidèle serviteur qui date au moins du temps de Lincoln.

Et je vis, à des signes certains, que notre excellent consul-chancelier était l'objet d'une tendresse particulière de la part du nègre de la Maison Blanche.

Le vieux serviteur d'Abraham Lincoln s'empressa de se mettre à nos ordres. Il alla chercher dans la pièce à côté un gentleman dont je regrette de n'avoir pas le nom, et qui lui-même s'en fut querir M. Cortelyou, secrétaire du Président. Je n'avais pas eu de voir solliciter cérémonieusement une audience à l'aveance. Et il s'agissait de savoir si M. McKinley était visible à ce moment-là. Ces pourparlers durèrent cinq minutes. M. Cortelyou nous fit traverser un petit bureau, et je me trouvai dans une salle au fond de laquelle une douzaine de messieurs, debout, causaient.

—C'est sans doute une salle d'attente! dis-je à M. Bouvry.

—Mais non. Nous sommes chez le Président.

J'aperçus, en effet, M. McKinley, et je le reconnus facilement, d'après les photographies et les gravures qui ont popularisé sa figure dans les deux mondes. Il recevait sans façon ses visiteurs, allant de l'un à l'autre, écoutant avec une sérénité affable, sans la moindre apparence de faste, les paroles qui lui étaient adressées.

La plupart des personnes présentes appartenaient au Sénat ou à la Chambre des représentants. Cette réunion ressemblait moins à une audience présidentielle qu'à une rencontre de gens bien élevés dans un cercle convenablement tenu. J'observai que tout le monde était obligé de rester debout, attendu qu'il n'y avait pour ainsi dire point de chaises en cet endroit. Utile précaution contre les cancéris qui menacent de se prolonger outre mesure. Les bavards, quand ils sont assis et installés, s'espacent terriblement. Un interlocuteur debout est ordinairement plus bref en ses explications. Le temps est précieux, surtout chez les Américains. Quelques planches, chargées de livres, garnissaient les murs de la pièce, dont l'ornementation, très sobre, ne se composait guère que de quelques touffes de roseaux, apparemment cueillies sur les rives du fleuve Potomac.

Il était aisé de voir que cette partie de la Maison Blanche était réservée aux hommes, et que la femme américaine, amoureuse de femme, ne passait point par là. Je remarquai aussi que le Président, fort attentif à écouter, parlait peu. Et enfin je notai la correcte simplicité de son costume. Il portait, à la mode de son pays, un veston du matin, gris

foncé, d'étoffe souple, qui, malgré son âge respectable et sa taille peu élevée, lui donnait un air jeune et dégagé. Sur son col droit, empaillé, s'agrafiait un petit nœud de cravate noir, légèrement fleté de rouge.

Je m'en tins là de mes observations. Car M. McKinley, averti par M. Cortelyou, son secrétaire, voulut bien se détacher d'un groupe et se diriger vers M. Bouvry et vers moi. Il écouta, d'une façon fort courtoise, le compliment de présentation qui est d'usage en pareil cas, et me tendit la main.

La conversation d'un chef d'Etat avec un voyageur qui ne lui demande ni une place ni une interview ni une décoration se maintient nécessairement dans les généralités. Je n'avais pas le dessein d'apporter au président des Etats-Unis une dissertation de politique internationale ni des maximes relatives à l'art de gouverner les peuples. Je n'avais pas qualité pour traiter la question des tarifs douaniers et des conventions commerciales. Je tenais seulement à m'acquiescer d'un devoir de déférence envers le chef éminent d'une grande démocratie où les idées françaises, quels qu'ils soient leurs représentants et leurs interprètes, sont l'objet d'une significative hospitalité.

L'accueil de M. McKinley fut tel que je l'espérais. Et j'agradé, de cette entrevue, un souvenir précis, qui ne s'effacera pas. Le président des Etats-Unis ressemble, par les traits du visage, aux images sans nombre que la presse américaine multiplie dans les cinq continents. C'est bien ce front large, découvert, ces yeux profondément enfoncés sous les sourcils touffus, cet aspect soigné, propre de la face rasée, cette physiologie sérieuse, pensive d'un homme d'Etat qui connaît le poids et l'étendue de ses responsabilités. Mais il n'a point cette expression impérieuse que lui attribuent les gazettes et les magazines d'outre-mer.

Les publicistes américains disent volontiers que le successeur désigné de George Washington, de Jefferson, de Buchanan et Lincoln ressemble à Napoléon Ier. C'est possible. Mais il n'a pas les manières brusquées de l'Empereur, sa démarche hâtive, son geste décisif, cet air dominateur et absolu qui est le signe caractéristique du masque napoléonien. Le regard clair de M. McKinley se nuance de douceur et de bonhomie. Ni son port de tête ni son habitus corporis n'indiquent la moindre velléité de se modeler sur l'effigie de César. Il impose le respect sans avoir besoin d'apparat. Il est d'une bonté souvent louée par ceux qui jouissent quotidiennement de son commerce paisible et sûr. Ses vertus domestiques, ou plutôt patriarcales, sans cesse encouragées, soutenues par la tendresse d'une compagne qui partage (on sait avec quelle noblesse d'âme) ses joies et ses épreuves, sont vraiment dignes des premiers temps de la République américaine.

M. McKinley occupe ses hautes fonctions avec la majesté simple qui sied au premier magistrat d'une démocratie et qui l'univers attend désormais une action essentiellement pacifique et civilisatrice.

GASTON DESCHAMPS.

Incendie.

Vers quatre heures hier matin, un feu éclata dans un cottage rue Lopez près Gravier et occupé par Charles D. Gaines. La bâtisse assurée \$400 à la compagnie Sun a été entièrement détruite. La maison voisine occupée par Joe Benard a subi des dommages d'environ \$100.

Le Testament

D'UN BLASE.

Hé bien! va pour la mort! Le monde ne fera pas une grande perte; et moi-même je suis blasé et dégoûté de vivre; je ressemble à un homme qui bâille au bal et qui ne s'en va pas, parce que sa voiture n'est pas encore là... La voiture est prête... bonsoir!... Je repasse dans ma mémoire tout ce qui m'est arrivé, et cela m'arrive involontairement à me demander: Pourquoi suis-je né? Quel emploi utile à moi ma vie? Et cependant j'étais destiné à quelque chose de noble et d'élevé... car je sens en moi une force extraordinaire. Mais j'ai manqué à cette mission... J'ai cédé à l'appât de passions vides et ingrates; de leur fournaise je suis sorti dur et froid comme le fer. Mais j'ai perdu pour toujours la flamme des nobles instincts, la fleur de la vie. Et depuis ce temps, combien de fois déjà n'ai-je pas redéplié le rôle de la hache dans les mains du destin! Instrument du châtement, je suis tombé sur la tête des victimes désignées, souvent sans oûler, toujours sans pitié! Mon amour n'a fait le bonheur de personne, par ce que je n'ai jamais rien sacrifié pour celles que j'ai aimées; je n'ai aimé que pour moi, pour ma satisfaction personnelle. J'ai cédé à un étrange besoin du cœur. J'ai vidé avidement la coupe des voluptés et des souffrances, et mes aspirations sont restées insatiables. Tel un homme qui s'endort, épuisé par la faim, voit en songe les mets les plus savoureux, les vins les plus exquis; il croit se repaître de ces richesses imaginaires et se sent soulagé... L'illusion s'évanouit. Il se réveille avec un redoublement de besoin et de désespoir.

Peut-être est-ce mon dernier jour! et je n'aurai pas laissé sur la terre un seul être qui m'ait bien compris. Les uns me croient plus pervers que je ne suis, les autres meilleur. Ceux-ci diront: c'était un bon enfant; ceux-là: c'était un homme abominable... La vérité est entre ces deux extrêmes... La vie ne vaut pas qu'on la regrette... et cependant on vit par curiosité, dans l'attente de je ne sais quoi. C'est à la fois risible et triste.

COMPTE RENDUS

L'ATHÉNÉE LOUISIANNAIS.

Paraissant tous les deux mois. Fascicule du 1er septembre 1901.

SOMMAIRE.

Les Créoles de la Louisiane. Discours—M. Alcée Fortier. Tempérament et Caractère de la France.—M. P. Focais. Le Météor Dramatique.—Opinion de M. Paul Hervieu. Programme du Concours de 1901.

40 HEURES SEULEMENT

pour New York via le Grand Washington et Sud-Ouest Limité composé d'élegants chars dorés. Pullman, chars d'observation, de buffet et de club. Le plus beau train du Sud. Pour les chars dorés s'adresser au No 704 rue Commerce, à côté de l'entrée pour dames à l'Hôtel St Charles. 3 août—L'E

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier. LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES TONIQUES. TRÈS AGREABLE AU GOUT.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

Le drame vient de prendre la place de la bouffonnerie au Théâtre Crescent. La pièce est intitulée "Human Heart" et la scène se passe sur les hauteurs de l'Arkansas. C'est une idylle, si l'on veut, mais les situations dramatiques y abondent et les artistes de valeur s'y trouvent à tout moment l'occasion de déployer leurs talents. Quant à la troupe, elle est excellentement composée. Elle a eu cette année un succès de premier ordre. Tous les acteurs ont été rappelés à la fin de la pièce et ont dû défilés devant la rampe, au bruit des applaudissements du parterre, et sous le métrical. Ce sont Geo. Murlack, H. Hermet, E. McHugh et surtout Miss Marion Craig, Lilly Lyons, et Mattie et Mary Sowers.

GRAND OPERA HOUSE.

C'est avec une vive satisfaction que nous constatons le succès complet de "Under Two Flags", merveilleusement interprété dimanche dernier en matinée. Comme à l'habitude toutes les premières représentations, les entrées ont été un peu longues. La mise en scène qui est très compliquée en fait la cause, mais les artistes ont apporté tant d'entrain dans leur jeu que le public s'en est à peine aperçu. Dans cette pièce militaire qui se passe en Algérie, au temps de la conquête par les Français, le rôle principal, celui d'une vivandière, Marguerite, était échu à Miss Lotta Linton qui s'y est taillé un remarquable succès. Elle a été applaudie. Aussi a-t-elle été chaudement applaudie. On sait avec quelle habileté sont composés les troupes Baldwin-McVie de façon à laisser aucun vide dans le personnel, aucune faiblesse dans les exécutions. Cette fois nous avons depuis plus d'une semaine vu de conquérir définitivement les faveurs du parterre du Grand Opera House. Nous citerons entr'autres Miss Lucia Moore qui est à la fois une artiste brillante et consciencieuse, et une jolie femme. M. Sainpolis, que nous connaissons tous, s'est montré à la hauteur de son réputation dans son rôle de Black Hawk et M. Scovola s'est fait bruyamment applaudir. Encore une semaine de succès pour le Grand Opera House.

THEATRE TULANE.

C'est toujours un événement que l'apparition par nous de Miss Eugénie Blair. Le public l'a revue avec plaisir et lui a fait un chaleureux accueil dans "Peg Woffington". Toujours jeune, toujours charmante, elle a interprété le rôle de Peg avec finesse et son entrain habituel. Artiste consciencieuse, elle connaît tous les secrets du métier et elle sait en tirer un admirable parti. Ajoutons qu'elle a trouvé une délicieuse partenaire dans Miss Elfrida Montell, qui a tiré du rôle de Mabel Vans un admirable parti. Miss Montell est toute jeune; elle est charmante, pleine de talent. Un avenir très brillant s'ouvre devant elle. James Daly qui, lui aussi, est un excellent artiste, nous a donné un parfait Tripler; il a obtenu un grand succès dans les derniers actes. Nous en dirons autant de Geo. Forbes, bien qu'il n'ait pas emporté son public aussi bien que d'habitude. On a beaucoup applaudi Mue Tripler et ses deux enfants. En somme, excellente compagnie qui va attirer au Tulane un nombreux public durant toute la semaine qui vient de commencer si heureusement.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Marie-Madeleine

BATARDS!

IX

MONDE INTERLOPE.

J'ai passé tout mon temps en

démarches, en courses, en présentations chez des commerçants et dans deux ou trois familles, comme garde-malade, institutrice, employée, vendeuse... Personne n'a voulu de moi. Si vous savez ce que c'est éconcrant, ces visites chez des gens affairés qui ne vous regardent même pas...

—Ou qui vous regardent trop! Elle ne répondit pas. Elle marchait l'un après de l'autre et ils étaient arrivés au rond-point, moins éclairé que le quartier des cafés-concerts et du cirque.

Elle reprit: —Eufin, hier ou m'a proposé dans un bureau, rue Boissy-d'Anglas, une place de caissière dans ce bar dont probablement nous voyons les lumières là bas. Je ne savais que faire et j'ai accepté... Cela s'appelle le bar des Princes... Il paraît qu'on y voit que du grand monde...

—Très mêlé, sans doute, observa l'avocat.

Elle eut un mouvement des épaules qui trahissait sa fatigue et son indifférence.

—Pent-être, fit-elle. Il paraît que c'est fréquenté surtout par le monde des courses et des cercles, mais je n'ai pas le choix. Que n'importe, pourvu que je vive! On ne me forcera toujours pas à faire ce que je ne voudrais pas!

cet homme qui ne savait même pas son nom de même qu'elle ignorait le sien mais que le hasard avait mêlé à sa vie si étrangement, une supposition injurieuse pour elle et qui hélas! dans le milieu où elle était jetée à l'improviste, était si excusable, et elle avait à cœur de la détruire.

—Vous demeurés à Paris, vous? dit-elle.

—Où.

—Depuis longtemps?

—Depuis mes plus jeunes années.

—Alors vous devez savoir qu'on n'y suit pas le chemin qu'on voudrait et que sans amis, sans protecteurs, sans famille et sans argent, on y est ballotté à peu près comme une épave sur la mer bretonne si dangereuse et si semée d'écueils, après de laquelle j'ai passé mon enfance. Je n'ai rien, moi, pour m'aider et me diriger, personne, pas une connaissance, pas un parent, pas un être qui s'intéresse à moi. Je n'en connaissais qu'un, une femme excellente, et j'ai été obligée de la quitter!... Je suis seule au monde et je n'ai même pas de nom! Je n'ai ni père, ni mère! Tout le monde a au moins une mère et moi je n'en ai même pas. Je n'ai jamais connu la mienne!

avec les enfants des pêcheurs, piéda nus, sur les galets de la plage. Je mangerais des moules crues et des coquillages que je tirais du sable. Dans les premiers temps les propriétaires de la ferme me traitaient avec assez de douceur et puis un jour ils m'ont chassée sans rien me donner...

—J'avais une dizaine d'années et je n'avais pour tout bien que les quenilles dont j'étais couverte... Pendant deux jours j'ai suivi les routes en couchant sous des meules de paille ou de foin, et le troisième une dame qui passait m'a recueillie et emmenée chez elle.

Elle m'a fait élever, et je crois qu'elle avait pour moi de l'affection! Vous savez pourquoi j'ai dû fuir sa maison ou j'étais heureuse. Depuis un mois, j'erre à la recherche d'une position... On m'a reboutée de partout. Pourtant j'ai de la bonne volonté et je me serais soumise à toutes les exigences pour vivre et travailler. On ne veut pas de moi ailleurs. Je trouve un emploi dans une maison que je ne connais pas... je le prends.

Elle s'arrêta au coin de l'avenue de l'Alma.

—Tenez, fit-elle, c'est tel. Des files de voitures de mal-traités étaient rangées le long des trottoirs.

La devanture très longue d'une sorte de café-restaurant resplendissait de lumières électriques.

De petits rideaux qu'on appelle on ne sait pourquoi de ce nom singulier, brise-bise, attachés à des tringles de ouivre dorés, en soie laine, avec des broderies très belles, cachaient une partie de l'intérieur aux regards des curieux tout en laissant voir de la rue les lustres et les peintures décoratives des plafonds.

A chaque instant, des couples joyeux, des messieurs et des dames d'une élégance parfaite, entraient et sortaient, et il y avait aux environs de cet établissement et l'affluence d'allants et venants qui attestent le succès et la vogue d'une maison.

Une victoria attelée d'un cheval ailezan fringant et léger arriva.

Un gentleman en descendant, en habit, une rose à la boutonnière, et la jeune fille eut un petit frisson qui n'échappa pas à l'œil de son compagnon.

—Qu'avez-vous demandé-t-il.

—Rien.

Déjà l'homme au frac et à la rose était entré au bar.

—C'est là que vous allez entrer? demanda Marcel Broudin.

—Demain, à onze heures, je serai en fonctions...

—Et vous sortirez?...

—A minuit, pas avant... C'est du moins ce qu'on m'a annoncé.

—Malheureuse que vous êtes, ce ne sera pas une journée de huit heures que vous aurez à faire, mais de quatorze!

—Pent-être... je n'y ai pas réfléchi!

—Avec le temps d'aller et de venir, il vous restera à peine le temps de vous reposer et de dormir!

pit et changea de ton: —Ce n'est pas l'envie qui me manque, dit-elle en devenant sérieuse. Allez, monsieur, depuis que je suis au monde, j'ai eu plus souvent envie de pleurer que de rire! Je vois bien ce que vous pensez!... Vous vous dites: — Elle va entrer dans une mauvaise maison! C'est une fille... perdue!... Pourquoi chercher des périphrases!... Eh bien! non... Je ne suis pas perdue encore, et je me défendrai. Mais il faut vivre... Avez-vous une autre place à me donner? Non!... Laissez-moi donc suivre mon chemin et ne me découragez pas... Je le suis déjà assez, allez!

Et, le cœur lui manquant, elle fut prise d'une crise et fondit en larmes.

Marcel Broudin se sentait très ému.

Le cri de cette malheureuse lui avait fait vibrer le cœur. Comme lui, c'était un enfant sans père.

Cent fois plus à plaindre encore, car elle n'avait ni parents, ni fortune, pas même une mère! Pourquoi?

Cette mère était-elle morte? Ou vivait-elle toujours et avait-elle en le triste courage de renier sa fille? A la dérobée, il la regardait, tandis qu'elle épongeait ses yeux avec son mouchoir et il aurait voulu les essayer avec des baill...